

pas plus par un rapport direct, une énonciation directe. Mon angoisse du temps qui passe, par exemple, je ne sais pas comment je pourrais en parler, sinon en passant par ces moutons qui sautent. Et je pense que c'est efficace, que ça parle : la cavalcade, systole-diastole...

Tu a publié chez Pocket une anthologie de la poésie d'aujourd'hui, que tu as appelée *Pièces détachées*, un titre qui dit plus le désassemblage que l'assemblage. Pièces détachées de quoi ? De la machine Java ?

C'est un peu ça, oui. C'est finalement des pièces détachées pour que chacun se refasse sa machine, qui avec Luca, Heidsieck, Sivan, Prigent, Novarina, qui avec Cécile Mainardi, Michelle Grangaud, Olivier Cadiot... C'est ça les pièces détachées : avoir démonté la machine, et donner tout ça. Je publie bientôt un essai chez Pocket : *Boîte à outils*. Donc comment remonter tout ça. C'est aussi propre à mes obsessions machiniques. La question de la mécanique, c'est quelque chose qui m'intéresse, parce que c'est aussi la question de la langue, la question de la grammaire. « Pièces détachées » c'était aussi ça, la volonté de ne pas donner un objet qui aurait voulu être l'Anthologie de la poésie d'aujourd'hui ; c'est « une » anthologie subjective : pièces détachées aussi pour dire qu'elles sont détachées les unes les autres, on peut très bien détester Luca et adorer Cadiot qui pourtant font fonctionner la même grande machine.

Java a toujours cherché à faire des ponts entre disciplines, entre pays, en consacrant par exemple un dossier au mouvement Fluxus, aux poètes objectivistes américains. Cela aussi c'est de l'assemblage ?

Oui, c'est de l'assemblage. Ce qui nous intéressait dans la revue, c'était justement d'inviter ou d'importer dans une revue, qui a priori était une revue de poésie, des formes, des vocabulaires esthétiques et des genres contigus ou connexes. Ça, c'était déjà un parti pris esthétique. Ça m'a beaucoup aidé, parce que faire une revue c'est aussi écrire : on a des textes, on les prend, on se demande où on les met, on met celui-ci à côté de celui-là, on crée des collisions, des réponses, on travaille sur la dissonance. Pour différentes raisons, j'ai adoré faire cette revue, mais j'ai notamment adoré travailler là-dessus : prendre des pièces détachées et essayer de monter un objet qui soit la revue.

Et tu penses maintenant que le montage de la machine est achevé ?

Oui. D'abord il y a des impératifs prosaïques : on n'est plus diffusés en librairie, je n'ai plus tellement le temps de m'en occuper, Jacques et Vannina non plus. Mais surtout je crois qu'on a produit les effets que nous souhaitions produire, qu'on a appartenu à une époque où on a bien senti les choses, où on a accompagné ou été accompagné par une « génération » (même si je n'aime pas beaucoup ce mot), et puis que maintenant c'est un peu fini, on n'a plus grand-chose à apporter. Il ne faut pas durer pour durer.

Si tu devais donner une métaphore du recueil, du dispositif textuel tel que tu le rêves ?

Une machine parfaitement organisée. C'est pour cela que j'aime bien *Le Théorème d'Espitallier*, mais que je trouve *Gasoil* un peu plus raide, parfois. Une machine très complexe, mais qui dans sa complexité produise quelque chose d'extrêmement homogène. Un peu comme quand on voyage en train, on passe dans des banlieues industrielles, et l'on découvre une raffinerie de pétrole : c'est très beau, surtout la nuit, avec des petits tuyaux, des fumées, des lumières, c'est assez inquiétant. De l'extérieur c'est du chaos, ça n'a de sens que dans la globalité - une raffinerie - on décrypte mal, et pourtant ça fonctionne parfaitement, on voit bien les articulations et c'est tout de suite reconnaissable comme objet. Objet poétique, ou textuel, bien sûr.

Propos recueillis par Jean-François Puff et Sylvain Prudhomme

BOU

PROPOSITIONS
SUR
LA VIE
ET
LA MORT

(TRAVAIL EN COURS)

par JEAN-MICHEL ESPITALLIER

1. La mort est tout ce qui n'existe plus.
2. Pour cette raison, elle est ce qui, en existant, fait exister ce qui n'existe plus.
3. Parce que si la mort n'existait pas, la non-existence de ce qui n'existe plus n'existerait plus.
4. Or si la mort, qui est tout ce qui n'existe plus, n'existait plus, tout ce qui n'existe plus existerait encore et la non-existence de ce qui n'existe plus n'existerait plus. Mais en n'existait plus, la mort ne ferait pas exister ce qui n'existe plus et sa non-existence ferait ne pas exister la non-existence de ce qui a existé. La mort ne peut donc exister qu'en faisant exister ce qui n'existe plus. D'où l'on déduit que c'est parce que ce qui a existé n'existe plus que la mort existe.
5. Etant donné qu'il y a ou bien la vie ou bien la mort, si la mort n'existait plus, ce qui n'existe plus devrait trouver refuge dans la vie. Et ce serait la mort.
6. Si je vis je ne meurs pas. Si je suis mort je ne suis plus en vie. On ne peut pas faire les deux à la fois. Il n'y a que la vie ou la mort, jamais les deux en même temps. L'une après l'autre et toujours dans le même sens.
7. La mort est donc au bout de la vie qui est le commencement de la mort. Si bien qu'il n'y a aucune place, aucun jeu, entre la vie et la mort.
8. Se trouver « entre la vie et la mort » c'est donc un abus de langage.
9. D'où il découle que le fait d'être en vie est la preuve irréfutable que l'on n'est pas mort.
10. Le problème est que l'on ne peut pas mourir tant que l'on est en vie. Mais en même temps on ne peut mourir que si l'on est en vie. La vie est donc la condition préalable à la mort.
11. L'un des inconvénients de la vie est de permettre la peur de la mort.
12. Pour remédier à la peur de la mort on a le choix entre supprimer la mort et supprimer la peur. Or la mort ne pouvant être supprimée, et la peur appartenant à la vie, il convient donc de supprimer la vie pour supprimer la peur de la mort.
13. D'où l'on déduit que la mort ne fait peur que lorsqu'elle n'est pas là.
14. La mort appartient à la vie. Or la vie sans la mort ne serait pas la vie et pourtant c'est parce qu'il y a la mort, au bout de la vie, qu'à un certain moment il n'y a plus de vie.
15. Du point de vue de la vie, la mort représente une phase de la vie. Il n'y a pas de point de vue de la mort.
16. Ce jugement se fait depuis la vie. Puisque l'on ne peut évaluer la mort que depuis la vie et selon les critères de la vie.
17. On ne peut donc pas considérer la mort à partir de la mort.
18. On ne peut réellement savoir si la mort remplace la vie en la chassant ou si elle se superpose à la vie en la cachant.
19. On ne sait donc pas si c'est la vie qui empêche la mort de venir ou la mort qui empêche la vie de poursuivre.
20. Il semble pourtant avéré que la mort ne s'installe pas dans la vie mais chasse la vie de la vie et se met à sa place.
21. Cette proposition n'est pas réciproque. Si la mort finit toujours par se mettre à la place de la vie, la vie ne peut jamais se mettre à la place de la mort.
22. Mais dire que la mort chasse la vie de la vie revient à reconnaître l'existence d'une vie possible ailleurs que dans la vie.
23. La mort empêche de connaître la durée virtuelle de la vie. Elle masque la fin de la vie et nul ne saurait dire quelle aurait été la durée virtuelle de la vie s'il n'y avait eu la mort pour l'interrompre.
24. Cette durée réelle de la vie n'est mesurable qu'à partir du moment où commence la mort. Parce que la mort arrête le décompte de la vie et affiche sa durée exacte.
25. La mort est donc un instrument de mesure et d'évaluation de la vie.
26. Ça n'est pas la mort qui est mortelle, c'est la vie.
27. Objection : ça n'est pas la vie qui est mortelle, ce sont ceux qui s'y aventurent.
28. Autant il est tout à fait possible de décider de mourir, autant l'on ne peut décider de venir au monde. Nous sommes donc davantage responsables de notre mort que nous ne le sommes de notre vie.
29. De la même façon, personne ne semble avoir encore sérieusement décidé de ne pas mourir.
30. Jusqu'à preuve du contraire, on passe infiniment plus de temps dans la mort que dans la vie.
31. D'où il se vérifie que comparée à la durée de la mort, la durée de la vie paraît tout à fait rachitique.
32. Objection : on ne doit pas mesurer le temps de la mort avec le temps de la vie puisque le temps de la mort est un temps mort.
33. Nous pouvons donc poser que lorsque l'on meurt c'est pour la vie.
34. On peut assister à toutes les morts du monde sauf à la sienne. D'où il se confirme que la mort n'arrive qu'aux autres.
35. Ma propre mort m'empêche de la vivre. / Ma propre vie ne m'empêche pas de mourir. / Ma propre vie ne m'empêche pas de la vivre. / Ma propre mort ne m'empêche pas d'avoir vécu.
36. La mort est le seul moyen vraiment efficace de tuer la vie. Laquelle, en retour, est le seul moyen vraiment efficace de nous protéger de la mort. Jusqu'à un certain point.
37. En tout cas c'est la vie qui empêche la vie de partir. Jusqu'à un certain point.
38. Dit autrement, la vie est l'ensemble des situations qui ne me donnent pas la mort.
39. Jusqu'au moment où c'est justement quelque chose de la vie qui me donne la mort.
40. La vie porte donc en elle sa propre mort. D'où il résulte que l'on ne peut faire entièrement confiance à la vie.
41. Il découle de cette observation que la vie est une période où la mort se fait attendre.
42. La vie peut donc se définir comme l'ensemble des situations de résistance à la mort.
43. Mais on peut tout aussi bien définir la vie comme l'action plus ou moins prolongée de mourir à petit feu.
44. Quand survient la vie on est sûr qu'elle finira par repartir. Quand la mort survient, on est (à peu près) sûr qu'elle ne repartira plus.
45. S'il est avéré que la mort gagne la vie, on peut alors déduire que la mort est plus forte que la vie.
46. Etant donné que, jusqu'à preuve du contraire, on ne meurt qu'une fois, la mort empêche donc de mourir.
47. L'énoncé « je suis mort » est une aberration logique puisque la parole est le sujet de la vie et l'absence de parole le sujet de la mort.
48. Une belle mort ne servant qu'à la vie, elle ne m'est donc strictement d'aucun profit.
49. « J'ai été mort » est un énoncé logiquement impossible mais eschatologiquement recevable.
50. On ne peut parler de la mort que si l'on est en vie. Ce que je fais. Parler de la mort est donc la démonstration que je suis en vie.
51. Il existe des endroits où l'on ne peut pas vivre mais point d'endroit où l'on ne puisse pas mourir. Une coïncidence peut même s'établir entre les endroits où l'on ne peut pas vivre et les endroits où l'on peut mourir, en ce sens qu'un certain nombre d'endroits où l'on ne peut pas vivre sont précisément des endroits qui font mourir.
52. En revanche on peut être mort là où l'on a été en vie de la même façon que l'on peut très bien vivre et vivre très bien là où l'on finira par mourir.
53. Il y a sur la Terre infiniment plus de morts que de vivants.
54. Il y a au Ciel, si l'on y croit, infiniment plus de morts que de vivants. Il est même probable qu'il n'y ait au Ciel, si l'on y croit, pas âme qui vive.
55. L'absence de la vie n'induit pas forcément la présence de la mort. La mort n'est présente qu'après la vie. Jamais avant.
56. Mais il se pourrait que ce soit la vie qui ait donné un nom à l'absence de vie après la vie en omettant d'avoir donné un nom à l'absence de vie avant la vie.
57. D'où l'on déduit que la mort n'est jamais *plus là*, mais toujours *pas encore là*.
58. La vie est ainsi le passé de la mort et, en quelque sorte, la salle d'archives de la mort.
59. Et donc l'avenir c'est la mort, et, réciproquement, la mort c'est l'avenir.
60. D'où il découle que toute vie a de l'avenir.